

Chapitre 1

Tout a commencé le 14 janvier 2013 avec la lecture d'un article du Monde : *Coup de tonnerre dans le petit monde de l'édition : Charles Marchand, directeur des éditions Ballard, prend sa retraite*. Direct à l'estomac, souffle coupé. Un abîme de trouille s'est instantanément ouvert sous mes pieds. Surtout, ne pas paniquer. Je me suis rué sur mon téléphone. Muriel Sapin, mon éditrice chez Ballard, a répondu à la première sonnerie.

– Grégooooiiiire ! Comment vas-tu ?

Fidèle à mon image, j'ai simulé la plus grande décontraction.

– Salut Muriel. Je vais plutôt pas mal.

– Et Joëlle ?

– Encore mieux si je me fie à son sourire d'extase ce matin.

– Vantard.

– Non, observateur.

– J'adore ton humour.

Petit rire de gorge, pour bien montrer qu'elle appréciait mes vanes. Je l'imaginai déjà, son gros cul confortablement calé dans son fauteuil, relevant ses lunettes dans ses cheveux dans un simulacre d'attitude cool. C'est ainsi qu'elle voyait son personnage. Pourquoi pas. Mais je ne l'appelais pas pour faire causette.

– Dis donc, j'ai lu la presse ce matin. Tu étais au courant, pour Marchand ?

La voix de Muriel a pris des accents mélodramatiques – elle joue la surprise à la perfection.

– Alors là, tu peux dire que tout le monde est scotché chez Ballard. Personne n'était au courant ! Et quand je dis personne, je dis bien : personne.

– La vieille fripouille !

– Il a toujours été très secret, mais là il se surpasse véritablement.

– Il va falloir lui trouver un remplaçant.

Sa voix, grave et sentencieuse.

– Ecoute-moi bien, Grégoire : personne, je dis bien personne, ne peut remplacer Charles Marchand à la tête de Ballard. C'est un monstre sacré. Il va entrer dans l'histoire de l'édition française.

J'ai insisté. Je voulais savoir, nom de dieu.

– Mais à ton avis, qui va diriger Ballard ?

– Alors là, aucune idée. Ça se décide au niveau d'Arbalète, chez les big boss. Je serai la dernière au courant.

Pour les quelques étourdis qui l'ignorerait, Arbalète est le plus grand groupe de communication de l'univers. Cinquante maisons d'édition petites, moyennes ou grandes disséminées aux quatre coins du monde, sans compter les journaux, les hebdomadaires et les participations dans les chaînes de télévision. Des milliards de chiffre d'affaires. Le directeur d'une maison d'édition n'est donc qu'un pion parmi d'autres. Pour se venger, il plane loin au-dessus de son écurie d'auteurs. Bien sûr, l'idée de lire un manuscrit ne l'effleure jamais. Lui, c'est un vendeur de papier imprimé. Il a trop à faire avec les contrats, les représentants et les distributeurs pour perdre son temps à lire un roman. Parfois, dans des circonstances proprement extraordinaires, on le croise au détour d'un couloir. Avec un peu de chance, il vous serrera la main sans dissimuler le mépris que vous lui inspirez. A ses yeux, vous n'êtes qu'un nom sur un contrat – un fâcheux.

Non, le seul interlocuteur de l'auteur, c'est son éditeur ou son editrice – en l'occurrence Muriel Sapin, qui s'est empressée de me rassurer.

– Bien entendu, ça ne change rien pour toi, ne t'en fais pas. Ici, on compte plus que jamais sur ton prochain roman. A propos, où en es-tu ?

Je me suis senti tellement soulagé que j'ai manqué en faire dans ma culotte. Surtout, persister dans la décontraction. Je comptais bien faire monter les enchères pour ma prochaine avance.

– *Arnaques* ? Il est presque terminé. Je relis. Je peaufine.

– Super ! Tu n’as pas idée comme je suis impatiente, mais alors impatiente, de lire *Arnaques*. Tu as un sujet en béton armé. Les dessous du charity business, voilà ce qui va cartonner cet été, surtout avec ton style agressif et mordant. On va en vendre au moins cinquante mille, c’est couru d’avance !

– Et pour le contrat ?

– Le contrat ? Je te rappelle dans la semaine pour qu’on en discute. Ah zut, un double appel... Deux secondes... Bon, je suis obligée de le prendre, c’est Pierre Maguelon. Eh oui, tout le monde vient aux nouvelles. Je te laisse. On déjeune ensemble un de ces jours ?

– Sans faute.

– C’est génial. Je te tiens au courant. Je t’embrasse, Grégoire. T’es le meilleur. Ciao.

J’ai passé la semaine à éplucher les quotidiens.

Hommages convenus – comme d’habitude, les journalistes s’étaient contentés de recopier le communiqué de presse de Ballard. Les lieux communs ont défilé : la légende de Saint-Germain-des-Prés, l’éditeur au flair légendaire, le défricheur qui avait découvert quelques-uns des plus grands romanciers du XX^{ème} siècle. Mais putain de bordel de merde, aucune indication sur son successeur à la tête de Ballard.

Je me suis grouillé de terminer *Arnaques* – douze heures par jour à martyriser mon traitement de texte. C’était mon troisième livre, après *Morsure* et *Béton armé*. Interdiction de me planter. J’étais plutôt optimiste : publié deux ans plus tôt, *Béton armé* avait eu une bonne presse et avait même figuré dans les meilleures ventes – j’avais atteint la douzième place dans le classement du *Point* et la quinzième à la Fnac. Il devait sortir en poche dans le courant de l’année. Et personne chez Ballard n’avait oublié le succès fulgurant de *Curriculum Mortis*, le best-seller que j’avais

écrit pour cette salope de Valérie Lebec – bon, tout ça c’était du passé. L’important, c’est qu’avec *Arnaques*, j’allais toucher le jackpot. C’était sûr et certain.

Je suis allé porter mon manuscrit au siège des éditions Ballard. C’est toujours avec une pointe d’orgueil que je poussais la porte de cette vénérable maison, l’une des plus renommées de Paris. Longtemps, ma route s’était arrêtée devant le comptoir d’accueil où Ingrid, l’indéboulonnable réceptionniste, officiait depuis une bonne trentaine d’années. Elle était justement occupée avec un pauvre type qui déposait son bouquin.

– Vous avez laissé vos coordonnées ? On vous recontacte dès que le comité de lecture aura donné son avis. Je vous préviens, les délais sont très longs. Ça ne sert à rien de nous appeler. Au revoir.

D’autorité, elle a posé l’enveloppe de papier kraft sur la pile de l’arrivage du jour, histoire de bien montrer au péquenaud qu’elle en avait fini avec lui. Le type m’a lancé un regard respectueux avant de prendre la porte. Enfin débarrassée du pauvre naïf, Ingrid s’est tournée vers moi pour m’offrir son plus beau sourire – je la soupçonnais même d’avoir le béguin pour moi.

– Grégoire ! Quel plaisir de vous revoir ! ça faisait tellement longtemps... Comment allez-vous ?

– Pas mal, Ingrid, je vous remercie.

– Vous m’avez l’air en pleine forme.

– Je travaille dur. Ça entretient.

– Quand sortez-vous un nouveau livre ? J’ai a-do-ré *Béton armé*. J’ai brandi mon manuscrit.

– Vos vœux sont exaucés, Ingrid. Je viens justement remettre mon texte à Muriel.

Elle a ouvert les mains dans une superbe parodie de bonheur – pas à dire, elle connaissait son métier.

– Merveilleux ! Je suis im-pa-tiente de le lire.